

De la nature morte à la nature vive

A la suite des articles publiés ici sous ce titre le 11 et le 18 mai, il m'a semblé intéressant de demander leurs idées à quelques peintres qualifiés pour répondre aux questions soulevées par ces articles. C'est-à-dire la situation des peintres qui débutèrent après la guerre, leurs réactions successives, leurs dépouillements, leur libération enfin qui semble coïncider aujourd'hui avec l'apparition d'un sentiment nouveau et profond de la nature. Voici résumée la réponse d'André Masson. - E. Tériade.

André Masson

- Mes débuts ? Les voici en deux mots : J'étais perdu. J'ai commencé à faire de la peinture en 22. Je ne savais pas exactement ce que j'aimais. Je pourrais même citer des exemples de cette confusion qui n'était, au fond, qu'une inquiétude poussée à l'extrême. Voici des noms de peintres qui me contrariaient à cette époque : Picasso, Braque, Poussin. Picasso ajoutait à mon inquiétude. Poussin calmait cette même inquiétude.

Devant les œuvres de Matisse, je prenais un plaisir purement pictural. J'étais heureux et cela me suffisait. Je ne voulais pas alors en connaître les raisons.

Derain me mettait en communication avec les primitifs, avec les saisons de Poussin, avec les paysages du Douanier. J'ai d'ailleurs toujours pensé depuis que Derain n'est pas un régulateur comme on l'a prétendu, n'ayant rien réglé du tout, mais plutôt un médiateur.

Etant donné cet état d'esprit, le surréalisme fut alors pour moi une sorte de quiétude, de repos, de sécurité dans la révolte. Grâce à cet élan collectif, à cette confiance en une collectivité qu'il y a eu dans cette aventure, je pouvais me sentir alors emporté vers quelque chose que je définissais encore bien mal à ce moment, tout au moins picturalement, mais qui me procurait l'apaisement nécessaire, une sorte de foi qui n'en était peut-être pas une, mais qui me suffisait alors.

Au fond, je n'ai jamais peint que dans un état de surexcitation.

Le surréalisme ne fut pour moi qu'un véhicule, un passage négatif et aussi pragmatique. Ce que je ne voyais pas avant lui, mes possibilités en peinture, mon chemin de peinture si vous voulez, ma réaction devant le surréalisme boiteux de 1927 m'a permis de le trouver. Tenez, par exemple : Matisse, que je considérais à mes débuts comme le peintre heureux par excellence, me parut après comme le peintre qui fut le plus agité.

Le cubisme est sans doute arrivé à un équilibre formel classique qui devait être détruit par ceux qui ne pouvaient se laisser détruire par lui. Nous nous sommes trouvés devant le cercle fermé du cubisme, fermé par ses créateurs mêmes qui ont développé admirablement toutes les possibilités du cubisme. Il fallait rompre le cercle ou abdiquer: en imitant sa figure extérieure. Nous sommes aujourd'hui de nouveau devant le chaos, le chaos, dont parle D.-H. Lawrence : « L'homme, les animaux et les fleurs vivent tous dans un chaos étrange et houleux à jamais. » Il n'y a jamais eu une telle liberté picturale. Libération de la technique par l'impressionnisme, de l'esprit par le cubisme. La peinture se retrouve de nouveau aujourd'hui dans un état d'innocence. Un vrai peintre devait s'exprimer en dehors de tout idéal classique, être dans l'état d'esprit d'un primitif (sans pour cela faire la bête, évidemment). On peut de nouveau balbutier sans aucune espèce de honte.

Ce qui caractérise les jeunes peintres d'aujourd'hui, c'est un besoin d'expansion, un besoin délibérément poétique.

La notion de durée n'a pas longtemps retenu les peintres. Va-t-elle être réalisée par la jeune

génération ?

Exprimer les choses dans un état de changement, de transformation, traduire l'état mobile, aérien et sensuel à la fois de la création, de la naissance des choses afin que rien ne soit arrêté. Traduire plastiquement le conflit des choses qui se nouent et se dénouent dans un esprit de diffusion, de participation universelle, de panthéisme où l'homme, les bêtes, les végétaux se confondraient dans un élan lyrique unanime.

Je ne peux pas concevoir une chose d'une manière statique. Pour moi, un tableau ne peut pas exprimer un moment, mais une succession d'états. Quand je fais un tableau, il y a des formes qui naissent à un endroit du tableau et qui meurent à un autre point, là où je perds leurs traces. Au point de vue physique, il y a des parties, dans un tableau, qui sont calmes, d'autres plus agitées. Ces correspondances picturales entre les formations des choses et les formations des éléments plastiques constituent la préoccupation essentielle de mes tableaux, une sorte de coïncidence entre le désir d'exprimer mes sensations et le conflit des formes.

C'est pourquoi ma peinture est le contraire d'un idéal classique. C'est pourquoi je répugne au portrait parce que je voudrais peindre le modèle dans ses états successifs, exprimer ses diverses situations physiques ou morales. Un tel portrait me paraît évidemment irréalisable en peinture.

Le lancement récent d'une prétendue peinture « humaniste » est la chose la plus dérisoire qu'il nous ait été donné de voir depuis la guerre, avec le « maritisme » et le genre de roman cher à M. Thérive. Pour moi, encore une fois, ce qui importe, c'est de replacer l'homme dans le monde (au sens magique du mot), parmi les éléments, les animaux et les astres. Je ne crois pas que ce soit de nouvelles préoccupations techniques ou littéraires qui doivent animer les jeunes peintres, aujourd'hui ; mais des impulsions plus profondes qui légitimeront leur désir de peindre.